



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
HEIDELBERG

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**  
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris  
(Institut historique allemand)  
Band 17/3 (1990)

DOI: 10.11588/fr.1990.3.54295

---

#### Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

expressions sous la monarchie de Juillet, en prenant pour axe l'œuvre de Tocqueville, qui a vu dans la démocratie américaine une possible préfiguration de ce qui était en train de se mettre en place dans la vieille Europe. Pour lui, comme pour bien d'autres intellectuels du temps, les transformations politiques sont lourdes de conséquences désastreuses pour l'avenir de l'esprit, soumis à un nivellement par le bas, règne annoncé de la médiocrité, thème qu'orchestera un Flaubert avec la violence que l'on connaît.

L'analyse s'appuie sur une très solide enquête, dont les résultats parfois tendent à étouffer quelque peu l'analyse. Mais ce flot de citations, souvent empruntées à des œuvres peu connues ou oubliées a le mérite de laisser directement s'exprimer la variété des opinions sur un thème violemment controversé.

Henri DURANTON, Saint-Etienne

Alan B. SPITZER, *The French Generation of 1820*, Princeton, New Jersey (Princeton University Press) 1987, XVI-335 p.

L'histoire littéraire et l'histoire sociale ont plus d'une fois utilisé la notion de «génération», notion aussi indispensable qu'illusoire, comme l'a dit Pierre Nora. S'il est pourtant une époque où l'on peut valablement tenter de la cerner dans une réalité concrète, c'est bien dans les entours de l'année 1820, où accédèrent en même temps à la vie publique une pléiade de jeunes gens dont la pensée et les œuvres devaient profondément marquer un demi-siècle de la vie culturelle de la France. Le fait avait du reste été aperçu et souligné par des contemporains – Chateaubriand entre autres – et par les intéressés eux-mêmes. Certes, à toute époque et dans toutes les sociétés, la jeunesse connaît un temps de passage entre l'adolescence et la maturité: rébellion, arrogance, irréalisme, aliénation, frustration agitent alors les âmes. Mais la génération de 1820 a eu cela de particulier que son éveil à la vie s'est opéré sous l'influence d'immenses événements qui pouvaient bien donner l'impression d'une ouverture sur un monde nouveau. Leur attrait passionné pour la liberté devait leur inspirer méfiance ou dégoût pour tous ceux qui, à peine plus âgés, avaient servi ou accepté la dictature napoléonienne; et d'autre part, bien que de façon moins évidente, on ne les verrait pas comme la génération des jeunes romantiques d'après 1830, faire étalage de nihilisme, de cynisme, de dandysme, de tout ce qui pouvait choquer le «bourgeois». Non, ils se distingueraient, eux, par un «sérieux», traduisant la conscience, l'espoir, la volonté d'être les initiateurs d'un nouvel ordre social et politique, plus satisfaisant que l'ancien régime, que l'anarchie républicaine, ou le despotisme impérial.

Pour cerner concrètement cette entité «génération de 1820», l'auteur a focalisé ses recherches sur un certain nombre d'individus nés entre 1792 et 1803; au nombre de cent-quatre-vingt-trois, ils n'ont pas été choisis, au hasard, mais comme plus représentatifs, en raison de l'audience qu'ils eurent auprès de leurs contemporains. En raison aussi des connexions de diverses natures qui les reliaient entre eux, soit du fait de leur éducation dans les mêmes établissements (l'École normale, par exemple) soit du fait de leur participation à des cercles d'étude, d'amitié, d'action politique, telle la Charbonnerie ou plus tard l'équipe des rédacteurs du *Globe*. Les méthodes, ici un peu incongrues, de la sociologie ont inspiré à l'auteur d'illustrer par des représentations graphiques peu convaincantes la structure de quelques unes de ces constellations.

Au chapitre premier sont passés en revue quelques épisodes où l'on peut voir en œuvre l'esprit de révolte contre l'idéologie et les institutions du régime de la Restauration: la sédition des polytechniciens en 1815, la crise de l'École de Droit en 1819 (à l'occasion du limogeage du professeur Bavoux), celle qui devait provoquer, en 1822, la suppression temporaire de l'École normale. Les loges maçonniques des *Amis de la Vérité* et des *Amis de l'Armorique*, ont été fondées par des jeunes gens méfiants de la maçonnerie établie; il en sortira l'organisation

subversive de la Charbonnerie et celle-ci considérera comme des éléments inévitables mais peu sûrs, les archontes du parti libéral: la Fayette, Benjamin Constant, Manuel. L'échec humiliant des conspirations d'août 1820 aura néanmoins contribué à consolider la singularité de leur génération à travers le souvenir de leur camaraderie occulte.

La vanité reconnue de l'aventurisme carbonariste a pu contribuer à réorienter les ardeurs vers des entreprises de caractère plus intellectuel: la création de périodiques comme *Le Globe* et *Le Précurseur*. A porter aussi Victor Cousin dans le rôle de »gourou« de la jeune génération. Un chapitre entier (3<sup>e</sup>) est consacré à l'examen du cas de Cousin, si souvent commenté, disséqué, par critiques ou défenseurs. Le succès de son enseignement s'expliquerait par le fait qu'il répondait aux préoccupations profondes d'une époque fatiguée du matérialisme des idéologues, héritiers de la pensée du XVIII<sup>e</sup> siècle, et cherchant une autre issue que celle offerte par le *Génie du Christianisme*. C'est à quoi répondait la philosophie de l'éclectisme qui se donnait l'apparence d'appliquer aux domaines de la métaphysique et de la morale les méthodes du raisonnement scientifique.

L'expression la plus significative de l'esprit »nouvelle génération« se trouve sans doute dans *Le Globe*, ce journal fondé en 1824 par Paul-François Dubois et Pierre Leroux. L'orgueilleuse revendication d'indépendance intellectuelle des jeunes rédacteurs à l'encontre des idées reçues se trouve proclamée dans le manifeste fameux de Jouffroy: »Comment les dogmes finissent.« Cet esprit est étudié un peu plus en détail dans les personnalités et les œuvres de trois protagonistes: Dubois, Jouffroy, Damiron. Parmi les traits originaux communs sont à mentionner la répudiation de l'anticléricisme obtus des libéraux lecteurs du *Constitutionnel*; également ce dédain affecté envers certaines réputations littéraires de l'époque, Jouy, Auger; Constant et Bonald eux-mêmes n'ayant droit qu'à la considération distinguée; enfin la défense du romantisme qui accueille favorablement le Victor Hugo des Odes et Ballades et le Mérimée du Théâtre de Clara Gazul.

Plus brève a été l'existence de *La Muse française* qui fut de 1823 à 1824 l'organe d'un premier cénacle romantique, autour d'Etienne Deschamps et d'Alexandre Soumet. Le jeune Hugo en fut l'étoile. L'histoire de cette publication est inséparable de la première bataille des romantiques contre la vieille garde classique; et celle de sa disparition prématurée illustre la difficulté d'isoler la littérature de la politique.

La carrière du *Producteur*, premier organe de l'école saint-simonienne devait être tout aussi courte (1825-1827). Certains de ses rédacteurs avaient été associés à des membres de l'équipe du *Globe* au temps de la Charbonnerie, mais tandis que ces derniers venaient de l'Ecole normale, les gens du *Producteur* sortaient de l'Ecole polytechnique, et leur »gourou« était Henri de Saint-Simon, tandis que celui des »globistes« était Victor Cousin. Saint-Simon a fait l'objet, on le sait, d'innombrables études. M. Spitzer montre qu'il les connaît, mais il refuse de les suivre dans leurs commentaires admiratifs. Il a voulu seulement, dit-il, s'expliquer comment de jeunes et brillants esprits ont pu se laisser fasciner par ce »fatras de divagations bizarres, de faits imaginaires, de prophéties prétentieuses, de confidences autobiographiques produits par cette vénérable relique de carrières avortées...« A cet effet sont passés en revue plusieurs des premiers disciples du maître: Augustin Thierry, Auguste Comte, Olinde Rodrigues, Saint-Amand Bazard, Prosper Enfantin. Le dialogue, ou la controverse, entre le *Producteur* et *Le Globe* éclaire les points de rencontre et ceux de désaccord entre les deux écoles, et permet de mettre en évidence les postulats implicites admis par toute la génération.

Ceux-ci sont examinés au chapitre septième. Sans parler de certaines tournures de style, ils se réduisent en somme à peu de chose: la conscience d'être arrivés au moment de la disparition d'un ancien ordre, surtout dans le domaine des idées; la répudiation méprisante des œuvres de la génération précédente; une espèce de gravité qui informe tous les propos; l'orgueil implicite de se donner le rôle de constructeurs d'un ordre nouveau que l'on veut synthétique, intégrant toutes les manifestations de l'esprit, y compris les arts plastiques et la musique; la disposition de chercher les clefs du présent et de l'avenir dans une étude du passé que l'on s'estime en

mesure de considérer enfin objectivement; et, en fin de compte, l'amertume et la tristesse nées de la désillusion.

Le fameux «mal du siècle» qui aurait sévi parmi les jeunes de la génération considérée ne serait-il pas nourri par la frustration de la cohorte de diplômés produits par la machine éducative montée par Napoléon et maintenue intacte par la Restauration, alors que les conditions n'allaient pas fournir des situations à la mesure de leurs ambitions et de leurs capacités? M. Spitzer croit que la congestion temporaire des carrières désirables se situait surtout dans les échelons supérieurs, solidement tenus par les cohortes arrivées à la faveur des grands coups de balais de la Révolution et des hécatombes de l'Empire, tandis que les échelons inférieurs pouvaient au contraire offrir plus d'ouvertures en 1815 que ç'avait été le cas dans les dernières années de l'Empire. «C'était le beau temps pour paraître», écrira même Jules Simon, parlant des débuts de Jules Michelet. L'examen de la situation dans trois des professions libérales les plus courues – la loi, la médecine, les lettres et le journalisme – suggère que le malaise indéniable de leurs jeunes adeptes fut moins le résultat d'une inadaption du système éducatif aux conditions démographiques, aux besoins de la société, qu'une conséquence des maladresses des gouvernements de la Restauration dans leurs efforts pour neutraliser et discipliner les éléments d'opposition aperçus dans ces classes.

On se demande, en conclusion, ce que sont devenus ces «jeunes loups» de la génération de 1820, une fois passé le cap de 1830. Leurs carrières ultérieures devaient singulièrement redistribuer les réputations sur l'échelle des valeurs reconnues, illustrant le dire que «celui qui épouse trop bien l'esprit de son temps se retrouve veuf à l'époque suivante.» Ainsi devait-il en être, dans des domaines différents, de Victor Cousin, de Casimir Delavigne, d'Ary Scheffer, alors qu'est devenu immortel, un romancier presque inconnu des Messieurs du *Globe*: Balzac. Cette histoire montre surtout combien d'espoirs, combien d'ambitions, combien d'originalités allaient se perdre dans le processus inexorable de la maturation, dans les réussites confortables de la société louis-philipparde. Leur destin, conclut un peu tristement l'auteur, n'avait pas été de régénérer la société française mais de s'y fondre.

La thèse de l'auteur paraît tout à fait plausible, tellement même que la masse de faits et d'arguments apportés à l'appui donnerait l'impression de superfétation. L'échantillon de personnalités plus ou moins arbitrairement choisies donnerait à penser que toute cette génération de 1820 s'est dressée contre le régime monarchique. Il est à peine besoin de rappeler qu'elle compta bien d'éléments autres que les carbonari, les disciples de Cousin, de Dubois et de Saint-Simon; il y eut aussi alors des jeunes qui purent avoir d'autres projets pour la régénération de la société française, tels les adhérents de la Congrégation et les disciples de Lamennais. Peut-être aussi l'auteur a-t-il sous-estimé (comme le faisaient du reste ses personnages) l'influence des chefs d'orchestre de l'opposition libérale qui tentèrent et réussirent plus d'une fois à mobiliser au service de leurs ambitions personnelles les ardeurs généreuses et les inquiétudes de la jeunesse des écoles. Peut-être aussi la démarche de l'auteur a-t-elle suivi tout naturellement le sillon tracé dans sa précédente étude de 1971<sup>1</sup>.

Il est un peu regrettable que dans une bibliographie de près d'un millier de titres, qui ramène en surface tant d'écrits pratiquement méconnus, l'auteur n'ait point séparé nettement ce qui est témoignage de l'époque et ce qui représente des critiques ou des réflexions de dates postérieures. Il reste que cette abondante documentation, maîtrisée avec une indiscutable volonté d'objectivité, devrait suffire à signaler cette œuvre comme une référence indispensable pour quiconque abordera l'histoire intellectuelle et sociale de la Restauration.

Guillaume DE BERTIER DE SAUVIGNY, Paris

<sup>1</sup> Alan B. SPITZER, *Old Hatreds and Young Hopes. The French Carbonari against the Bourbon Restoration*, Cambridge, Massachusetts, 1971.